

**Sommaire:** — FEUILLETON, Louis de Glenvez.—Courrier des salons de Paris.—LITTÉRATURE CANADIENNE, Le Débitteur Fidèle.—Discours prononcé à l'Institut.—Du notariat.—Education.—Histoire de la semaine.—Le Courrier des modes.—Variétés.

## FEUILLETON.

Louis de Glenvez.

NOUVELLE.

I.

Le touriste qui se rend de Quimperlé, la patrie de l'illustre Couëdic, à Concarneau, la ville des pêcheurs, ne rencontre pas sur sa route de fréquents motifs d'admiration. Le paysage calme, silencieux, mélancolique, ne prend jamais, comme en Normandie ou en Touraine, ces attitudes coquettes qui provoquent le regard et archent des exclamations passionnées. La blande austère couverte de bruyères et d'ajoncs, des champs de seigle ou de sarrasin quelquefois plantés de pommiers, çà et là des bouquets de pins maritimes; à l'horizon, la nappe majestueuse de l'Océan dont les barques aux voiles blanches semblent voguer au milieu des arbres, voilà le pays tel qu'il se présente d'abord aux yeux du voyageur. Mais si on quitte le grand chemin, si on pénètre dans un de ces sentiers encaissés, qui, d'ombrage en ombrage, vous conduisent jusque sur le rivage de la mer, on découvre mille beautés inconnues. La solitude se révèle à vous sous de nouveaux aspects pleins de charmes et de mystères.

Les habitants de la contrée, riches ou pauvres, se sont en quelque sorte accommodés à cette *sauvagerie* de la nature. Au lieu de construire leurs habitations sur le bord de la route, ils les ont soigneusement enfouies au sein des terres, multipliant encore aux alentours, comme des remparts de verdure, les abris de hêtres, de sapins et de châtaigniers. Ils ont aussi volontairement sacrifié les avantages des transports, des communications faciles; ils ont ainsi renoncé à un des mille spectacles de la civilisation; mais en revanche ils ont échappé à l'odieuse poussière qui s'élève des grandes voies publiques et à l'indiscrette curiosité des commis-voyageurs. Ils peuvent mener en paix la vie pastorale des anciens jours, sans être jamais entravés d'un spectateur ennuyé ou indifférent. Ils vivent, travaillent et meurent à huis-clos, pour ainsi dire, sevrés des lumières de notre siècle, obstinément groupés dans le bourg comme dans le cimetière, autour du clocher de leurs églises.

Le château de Glenvez occupe l'extrémité d'une de ces paisibles retraites. Bâti sur un rocher, il domine à la fois la pleine mer et une petite baie que les flots ont creusée dans les sables du rivage; mais dans toutes les autres directions il se cache, comme un nid de tourterelles, dans la sombre épaisseur des feuillages. Quoique situé à moins d'une lieue de la route, on ne peut l'apercevoir: le toit pointu de ses

tourelles se confond parmi les cimes de gigantesques châtaigniers. Rien n'égale la tranquillité de cette maison assise entre la solitude des bois et la solitude de l'Océan. Du côté de la mer, on n'entend que le gémissement des vagues, le cri sinistre des goélands, et parfois le canon de détresse autour des rochers qui défendent l'abord de ces côtes périlleuses; du côté de la terre, l'oreille ne recueille d'autre bruit que le chant des oiseaux nichés dans les grands chênes du parc, ou la clochette des troupeaux parqués dans les lointains pâturages.

Pour pénétrer dans la cour, on traverse un portail à plein-cintre ménagé dans une tour qui sert de colombier. En face, vous trouvez une vaste pelouse ombragée par quelques sapins: à gauche est le jardin, puis le verger; à droite se dresse fièrement une futaie séculaire qui descend jusque sur les rives de la baie. Cette riche plantation est percée d'allées larges et régulières, à toute heure, en toute saison remplies d'ombre et de silence.

Autour du château règne une terrasse sablée qui se rétrécit considérablement du côté de la mer, et ne laisse plus qu'un espace assez semblable aux remparts des villes fortifiées. A l'extrémité de cette plate-forme, que protège un mur à hauteur d'appui, s'ouvre une sorte d'escalier pratiqué dans le roc, à l'aide du pic et de la mine, et conduisant au rivage par une pente effrayante. Une petite grille défend l'entrée de ce passage dangereux, appelé par les habitants du pays l'escalier du Diable. Pendant le jour, des hommes exercés, des enfants même, peuvent sans trop d'imprudence suivre cette voie, la plus courte de toutes, pour aller du château au bord de l'Océan; mais la nuit il faudrait être ivre ou fou pour tenter l'escalade. La plus légère hésitation, le moindre faux pas, vous précipiterait dans les flots qui viennent battre contre les rochers lorsque la mer est haute. Autrefois cette esplanade avait été plantée, mais le vent qui souffle durant les tempêtes d'équinoxe avait peu à peu dévoré les jeunes arbres. Il n'était resté, à l'époque où cette histoire commença, qu'un figuier rabougré et deux pins dont les cimes, tourmentées par les orages, s'étaient fraternellement entrelacées comme pour se défendre l'une l'autre, et formaient une sorte de berceau naturel.

En 1793, par une belle et calme soirée d'automne, deux personnes se promenaient sur cette terrasse. Ces deux personnes, dont l'une était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, et l'autre une femme à peine sortie de l'adolescence, paraissaient en proie à de vives préoccupations. Elles parcouraient la plate-forme d'un pas brusque et agité, le front soucieux, le regard pensif. Insensibles à la beauté du spectacle qui s'offrait à leurs yeux, elles n'accordaient aucune attention à un magnifique coucher de soleil qui enveloppait la mer comme d'un voile de feu, et qui répandait sur les arbres, déjà jaunissants, des teintes d'une richesse extraordinaire. La nappe verte de l'Océan était rayonnante de sérénité. Des bateaux pêcheurs naissaient à chaque instant à l'horizon, avec leurs voiles blanches ou rouges, accouraient par bandes au milieu des sillons de lumière que projetait l'astre à son déclin, puis s'enfuyaient joyeusement vers le port de Concarneau, comme des oiseaux qui reviennent à leur nid.

Plus loin, des hirondelles de mer rasaient les flots assoupis en poussant les grands cris mélancoliques dont les marins aiment tant la sauvage harmonie.

Le jeune homme était vêtu d'habits de voyage, mais la simplicité de ses vêtements n'empêchait pas de remarquer sa taille bien prise et sa tournure distinguée. Le large chapeau de feutre noir qui couvrait sa tête ne pouvait pas non plus dérober au regard les traits pleins de noblesse de son visage. La jeune femme qui marchait à côté de lui réalisait un des types les plus charmants de son sexe. Il était impossible de voir sans admiration l'oval parfait de sa figure, l'arc délicat et fier de ses sourcils, ses lèvres encore imprégnées de la fraîcheur juvénile que l'âge enlève si vite, son teint nuancé de ces couleurs rosées qui sont vives et qui ne sont pas dures, le tout encadré dans l'or pâle de ses magnifiques cheveux blonds. Elle était déjà revêtue de toute la grâce voluptueuse qui environne les toutes jeunes femmes, et elle n'avait pas encore perdu les charmes mystérieux de la jeune fille. Ses traits, remplis de douceur et de bienveillance, eussent pu même sembler enfantins, si ses yeux bleus, dans le chaud rayon qu'ils dardaient, n'avaient exprimé la résolution qui appartient à un âge plus avancé. C'est qu'en ces temps de rudes épreuves, l'expérience vieillissait l'âme avant de flétrir le visage.

Le sable de la terrasse criait sous leurs pieds, les goélands passaient non loin d'eux avec de grands bruits d'ailes, le château se remplissait d'un mouvement inaccoutumé, et cependant rien ne pouvait les arracher à leur taciturnité. Il était évident que ces deux êtres agitaient en ce moment dans leur esprit de solennelles pensées.

Tout à coup, une jolie paysanne parut sur le seuil d'une porte qui s'ouvrait sur la terrasse; elle portait dans ses bras un enfant de trois ans.

A cette vue, la jeune femme sortit brusquement de son rêve, entraîna son compagnon en lui prenant la main, courut vers son fils et le couvrit d'embrassements mêlés de larmes. Le jeune homme, à son tour, caressa l'enfant qui le regardait avec une sorte de surprise. Redevenant ensuite triste et pensif, il resta debout dans une attitude pleine de désespoir.

La jeune femme congédia son enfant avec un baiser; puis, attirant son mari sous le berceau formé par les deux pins entrelacés, elle lui dit en le faisant asseoir à côté d'elle:

« Quoi! Louis, toujours cet affreux découragement! N'ai-je donc pas aussi besoin de résignation, moi? L'heure de ton départ approche; au nom de cet enfant chéri, notre unique bonheur, notre unique espérance, ramène-toi. »

Le jeune homme pressa dans ses mains la main blanche et frêle de sa compagne.

« Je n'hésite plus, Jeanne; ma résolution est maintenant inébranlable, je suis décidé à partir. Mais, au moment de nous séparer, comment veux-tu que je n'aie pas le cœur déchiré? Je vais laisser ici le berceau de mon fils et celle avec qui je devais passer une vie tranquille... Oh! quand reviendrai-je? quand reverrai-je ce toit paisible, cette terrasse solitaire, ce figuier, ces pains qui